

**Zeitschrift:** Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique  
**Herausgeber:** Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique  
**Band:** 32 (2020)  
**Heft:** 127: L'alimentation du futur est déjà là

**Artikel:** Scientifiques en état d'urgence  
**Autor:** Bröhm, Alexandra / Weidmann, Rebekka / Buetti, Niccolò  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-918497>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Scientifiques en état d'urgence

Pendant deux mois, la vie s'est arrêtée. Le travail de recherche a aussi été impacté de diverses façons par le confinement au printemps. Les uns ont pu en tirer profit, d'autres ont dû prendre des décisions drastiques. Cinq récits issus d'une période extrême.

Photo: Fabian Hugo



1 – Rebekka Weidmann, psychologue comportementale

**«Ce qui m'a le plus pesé, c'était de me sentir impuissante»**

2 – Niccolò Buetti, spécialiste en infectiologie

**«Aider va de soi quand on peut le faire»**

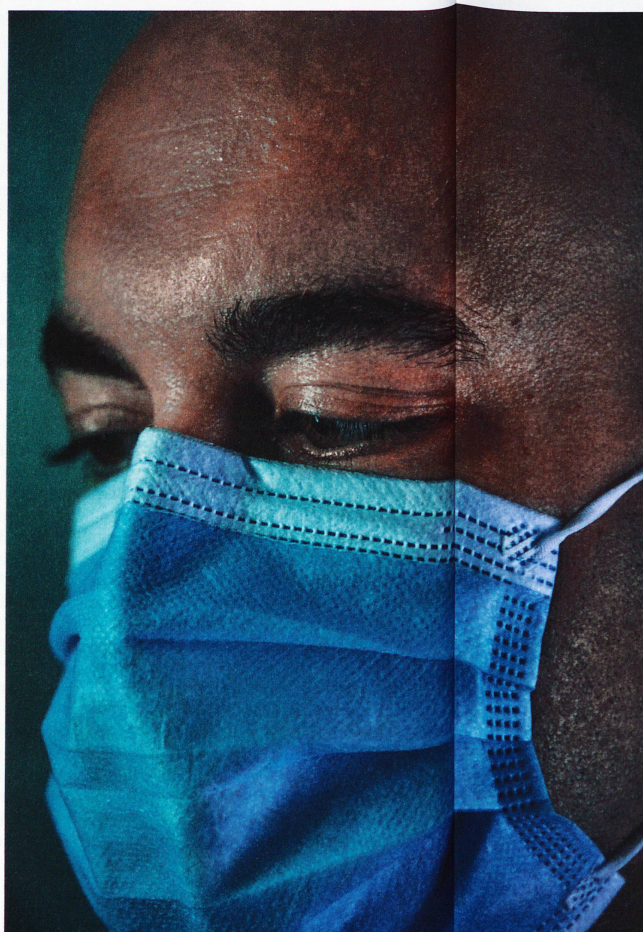


Photo: Sébastien Agnelli



Photo: Ornella Casase

3 – Amy Macfarlane, physicienne de la neige

**«Seul le dentifrice a failli nous manquer»**

**1 – Rebekka Weidmann (32),** psychologue, Michigan State University  
**Pendant le confinement:** a atterri chez ses beaux-parents avec les valises prêtes  
 «Nous venions de résilier le bail de notre appartement, et de quitter nos jobs, quand le Conseil fédéral a décrété le confinement. Ce n'était pas vraiment une surprise, mais quand les Etats-Unis ont fermé leurs frontières, j'ai d'abord été secouée. Avions-nous mis notre vie en Suisse entre parenthèses sans pouvoir en commencer une nouvelle? En fait, le 1er juin aurait dû débiter mon séjour PostDoc Mobility à l'Université d'Etat du Michigan où je voulais poursuivre mes projets. J'étudie les interactions entre la personnalité, la santé et le bien-être personnel, en particulier dans les relations étroites.

Ce qui m'a le plus dérangée pendant ces mois, c'était de me sentir impuissante. Je ne pouvais forcer aucune ambassade, aucune frontière, seulement attendre. Une fois, je me suis même demandé si je ne devais pas envoyer un tweet au président Trump. Mais cela n'aurait pas servi à grand-chose. J'aurais évidemment aussi pu commencer en home office, mais ce n'est pas l'idée d'un séjour de recherche à l'étranger. Par chance, tout le monde autour de nous a été formidable. J'ai pu travailler plus longtemps que prévu à l'Université de Bâle et mon partenaire a pu prolonger son contrat à deux reprises. Nous occupons actuellement avec notre petit garçon deux pièces chez mes beaux-parents. C'est étroit, mais à la mi-septembre nous avons enfin reçu de bonnes nouvelles. L'ambassade nous a assuré que nous pourrions partir pour les Etats-Unis en novembre 2020.» *Alexandra Bröhm*

**2 – Niccolò Buetti (37),** infectiologue, Inserm (Paris)  
**Pendant le confinement:** a interrompu sa recherche pour aider à l'hôpital de Locarno  
 «Je suivais sans cesse les infos sur le Covid-19 et comment la situation devenait toujours plus critique en Suisse. En tant que Tessinois, je lisais aussi les journaux italiens, et là, c'était pire encore. Je trouvais moralement indéfendable de simplement poursuivre mes recherches sur les bases de données à Paris. Un soir, un ex-collègue médecin m'a contacté pour me dire qu'il était temps de quitter le laboratoire et d'aller sur le terrain. C'était un moment clé pour moi. Je suis donc allé à Locarno. C'est là que mes parents habitent et c'est dans l'hôpital local qu'étaient soignés les malades du Covid-19 tessinois. Je connaissais cet établis-

sement pour y avoir travaillé à la fin de mes études. En temps normal, il y a peut-être cinq malades intubés aux soins intensifs. Là, il y en avait 70! Cela touche forcément. Mais quand on est médecin, on a l'habitude d'entrer et de se mettre au travail. J'ai donc supervisé les services des maladies infectieuses et d'hygiène hospitalière de mars à mai. Comme il n'y avait qu'une seule autre infectiologue sur le terrain dans cet hôpital, mes connaissances ont été bien appréciées. Je suis très content d'avoir mis mes recherches en pause et d'avoir fait quelque chose pour les Tessinois. Dans une situation comme celle-là, c'est normal d'aider si on en a la possibilité.» *Martine Brocard*

**3 – Amy Macfarlane (26),** physicienne de la neige, SLF (Davos)  
**Pendant le confinement:** bloquée sur un brise-glace dans l'Arctique  
 «Alors, nous avons compris que nous étions bloqués ici, au milieu de la banquise. L'équipe qui devait nous relever n'allait pas venir, ne pouvait pas venir parce que les bateaux ne naviguaient plus, qu'aucun avion ne volait. On parlait déjà du virus fin janvier quand je suis partie pour ce séjour de recherche à bord du Polarstern, cette grande aventure, mais d'une certaine façon cela semblait encore lointain. Je suis finalement arrivée sur le brise-glace début mars et les informations reçues devenaient toujours plus préoccupantes au fil de notre progression. Mais c'était tellement beau là-bas, à couper le souffle quand le soleil s'est levé pour la toute première fois après la longue nuit polaire, que je me suis d'abord concentrée sur mes recherches.

Puis, quand le grand morceau de banquise sur lequel notre hélicoptère devait se poser s'est brisé, la relève n'était plus qu'une perspective lointaine. Nous étions 40 à 50 chercheurs et 40 membres d'équipage. En fait, l'ambiance était très bonne. Mais pour certains, en particulier pour ceux qui avaient des enfants à la maison, c'était quand même dur d'être bloqués là.

Pour moi, ce n'était pas si grave. J'aimais mon travail là-bas, sortais chaque jour sur la glace pour prélever des échantillons de neige. J'étudie la microstructure et les propriétés chimiques de la couverture neigeuse de la mer de glace. Et je ne m'inquiétais pas pour l'approvisionnement. Seul le dentifrice nous aurait manqué à un moment donné. Cela m'a tellement plu qu'en juin, lorsqu'il a été de nouveau possible d'être relevée, j'ai décidé de rester deux mois de plus.» *Alexandra Bröhm*



Photo: Anoush Abeni

**4 – Kristina Schoonjans (52),** professeure de biologie moléculaire, EPFL  
**Pendant le confinement:** a dû euthanasier la moitié des souris de son laboratoire  
 «A la mi-mars, l'animalerie de l'EPFL devait agir vite dans un contexte très incertain. Par-tout, il était question de fermer les frontières, alors que nous attendions une livraison de nourriture de l'étranger et que de nombreux animaliers sont frontaliers. Le confinement allait clairement retarder nos expérimentations animales, mais les protocoles exigent un âge bien précis pour les souris. Nous avons dû prendre, avec nos collègues du Centre de phénotypage, la difficile décision d'euthanasier les animaux les moins indispensables. Dans mon laboratoire, nous avons dû sacrifier la moitié de nos souris. Les deux premières semaines ont été très difficiles. J'ai dû décider quels projets étaient prioritaires et quels projets devaient être interrompus, ce qui impliquait l'euthanasie des souris en question.

**4 – Kristina Schoonjans, biologiste moléculaire**  
**«Mes chercheurs étaient dévastés»**

**5 – Stuart Grange, spécialiste en data science**

**«Les taux de dioxyde d'azote ont baissé de près de 20%»**



Photo: Désirée Good

Je l'ai vécu comme un traumatisme. Mes chercheurs étaient dévastés. C'était un gâchis financier, mais surtout éthique, vis-à-vis des souris. Et un désastre professionnel pour mon équipe. A cause de cela, certains chercheurs ne pourront pas terminer leur projet alors qu'ils sont brillants et représentent la relève. Mon but maintenant est de faire redémarrer les projets arrêtés, mais certains doivent repartir de zéro. Elever des rongeurs pour une recherche peut prendre jusqu'à un an.

J'espère que les institutions vont comprendre que certains laboratoires ont subi des pertes bien plus importantes que d'autres, et accorderont un délai aux chercheurs concernés. Je me battra pour cela.» *Martine Brocard*

**5 – Stuart Grange (32),** spécialiste en data science, Empa (Dübendorf)  
**Pendant le confinement:** recherche sur la qualité de l'air durant cette période  
 «Je vis très loin de chez moi depuis plus de cinq ans déjà. Cela ne m'avait jamais posé de problème. Je pouvais prendre le prochain vol pour rentrer rapidement à la maison. Mais ce n'est plus le cas. Maintenant, je me sens en quelque sorte comme coupé de tout ce qui se passe chez moi en Nouvelle-Zélande. J'ai été toutefois extrêmement occupé pendant le confinement, ce qui a détourné mon attention. En tant que spécialiste en science des données auprès de l'Empa, j'ai pris en charge un nouveau projet de recherche. Dès fin mars, j'ai étudié les conséquences de l'arrêt de la société sur la qualité de l'air en Suisse. La très forte réduction du trafic routier a effectivement eu des conséquences, du moins dans les régions urbaines. Les taux de dioxyde d'azote ont baissé de 20%. Mais ce qui nous a étonnés, c'est que les taux d'ozone ont simultanément augmenté autour des 20%. Nous savons certes que ces deux valeurs sont corrélées, mais nous ne nous attendions pas vraiment à ce que l'ozone augmente fortement en dépit de la baisse du trafic. La météo y a certainement joué un rôle: nous avons eu des semaines inhabituellement ensoleillées pendant le mois d'avril, ce qui a probablement eu une influence supplémentaire sur les taux d'ozone.

Cela nous a donné un petit avant-goût de ce que pourrait être la situation en Europe dans vingt ans. Nous publierons prochainement les résultats de notre travail, mais il m'importe de suffisamment prendre notre temps. Au cours des derniers mois, trop d'études ont été publiées de manière précipitée.» *Alexandra Bröhm*